



HAL
open science

Les Deuri d'Assam : une tribu de sacrificateurs en exil

François Jacquesson

► **To cite this version:**

François Jacquesson. Les Deuri d'Assam : une tribu de sacrificateurs en exil. Bulletin des Ancients Elèves des Langues'O, 2000, pp.41-48. halshs-00008429

HAL Id: halshs-00008429

<https://shs.hal.science/halshs-00008429>

Submitted on 31 Jan 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

François Jacquesson

REMARQUE LIMINAIRE

Ce petit article de vulgarisation, ici sous une forme un peu modifiée, donne quelques renseignements sur une ethnie remarquable du Haut-Assam (Inde), les Deuri. Mes séjours chez les Deuris, en 1997 puis en 2002, avaient pour but de décrire leur langue.

Les lecteurs intéressés trouveront des détails historiques dans mon article de 1999 paru au Journal Asiatique. Des détails linguistiques se trouvent dans ma communication au Congrès de Tempe, en 2002.

Les Deuri d'Assam : une tribu de sacrificateurs en exil

De Delhi, prenez l'avion jusque Gauhati, capitale de l'Assam. De là, prenez l'autocar vers North Lakhimpur, à une nuit de parcours. Vous arrivez vers 4 heures du matin, et trouvez une auberge pour dormir un peu. Plus tard – mais pas trop -, prenez un autobus pour Narayanpur, une sorte de village-rue qui se distingue par des histoires que vous apprendrez plus tard, tantôt dans les livres, tantôt en écoutant qui voudra bien vous parler. A Narayanpur, demandez Bordeurigaon. Vous n'êtes plus loin.

Bordeurigaon signifie « le grand village deuri ». Et *deuri*, en assamais, signifie « prêtre ». Mais ce village n'a rien d'un couvent, c'est un village « tribal » classique, avec ses longues maisons surélevées sur pilotis, faites en bois et bambou, avec la vie qui va entre les rizières, les vaches et les buffles, les potagers, et le calme des choses, tandis que les femmes méditent les meilleurs mariages pour leurs enfants.



Ces gens ne s'appellent « Deuri » que par convention. D'abord, ce n'est qu'un exonyme, le nom que leur donnent les autres, les Assamais surtout. Ensuite, ce n'est un nom propre que de justesse. Si en assamais *deuri* signifie « prêtre », eux-mêmes s'appellent *Djimosaya*, ce qui signifie peut-être : « les gens des Dimasa ».

Les chroniques d'Assam racontent qu'après l'arrivée des Taï-Ahom en Haut-Assam, au début du XII^e siècle, ces groupuscules conquérants se trouvèrent confrontés à deux royaumes, celui des *Tiora* (que les Assamais appelleront *Chutiya*) et celui des *Timisa* (les *Kachari* en langue assamaise). Il s'agissait de principautés locales, où l'on parlait des langues tibéto-birmanes. C'est seulement au XVI^e siècle que le roi taï-ahom Suhungmung parvient à vaincre l'un, puis l'autre royaume. Les Tiora-Chutiya sont dispersés, et leur roi a péri ; mais nous allons en reparler. Les Timisa-Kachari sont repoussés vers le sud, avec leur roi vivant : ils forment de nos jours la « tribu » des Dimasa, largement implantée dans le district assamais des North Cachar Hills.

Les Tiora-Chutiya ont été tués, ou dispersés, ou assimilés. Ceux qui ont été assimilés et dispersés ont parfois conservé de nos jours le nom de Chutiya. Mais même le nom a presque fondu et, dans l'Assam d'aujourd'hui, il évoque autant des souvenirs historiques qu'une population particulière. En revanche, nous trouvons celui des Deuri, qui eux sont bien nettement une population vivante. Dans l'idée des Deuri eux-mêmes, ils étaient la « caste religieuse » des Chutiya. Il subsiste différents groupes de Deuri dans l'Assam actuel, plus ou moins assamisés (tous parlent aussi l'assamais), et l'on comprend sans peine que nos Deuri aient utilisé à leur profit cette notion hindouiste de caste, et spécialement de caste religieuse, qui leur permettait de se présenter comme les brahmanes des anciens Chutiya. Parmi les gens qui se disent de nos jours Deuri, il en existe une partie qui a conservé la langue propre à ce groupe. On appelle cette langue le deuri, ou souvent (c'est l'orthographe des Anglais) le deori.

Les Deuri vous raconteront leurs légendes, qui s'expriment aussi dans des chansons, et les actes de leur histoire. Cette histoire se divise facilement en trois périodes. Il y a :

- la période antique, avant la conquête ahom du XVI^e siècle ;
- la période ancienne, de 1530 à 1790 à peu près, où les Deuri acquièrent la fonction ambiguë de « sacrificateurs du Temple de Cuivre » ;
- la période moderne, où après l'arrêt des sacrifices humains, sous le roi Gaurinath Singh, les principaux clans Deuri ont été déportés dans la région de la rivière Dikrang, à l'ouest de Lakhimpur – où vous les trouvez si quelqu'un, depuis la route (il y en a pour cinq ou dix minutes), vous emmène à Bordeurigaon.

Dans l'imagination des Deuri, la première période est la meilleure, au temps où le royaume des Chutiya était florissant en Haut-Assam, et où eux, les Deuri, vivaient près du Temple de Cuivre dont ils étaient les servants. Ce Temple de Cuivre était un des plus célèbres. Les Deuri pratiquaient là les rites qu'ils pratiquent aujourd'hui dans leurs propres temples, car les Deuri ont une religion particulière. Chacun de leurs groupes a un dieu favori, mais le groupe essentiel (représenté à Bordeurigaon) vénère Kundi Mama, le dieu de la rivière Kundil, qui est la rivière qui se jette dans le Brahmapoutre à Sadiya, tout en haut de l'Assam. Leurs chants rappellent le sabre d'or donné au fondateur de la dynastie, et le Chat en Or qui veillait sur les Ancêtres ; ces deux épisodes se retrouvent avec des variantes dans les légendes des Dimasa, l'autre population combattue par les Ahom.

Leurs chants sont mélancoliques aussi, car tout cela a disparu lorsque les Ahom ont conquis le pays des Djimosaya.

o kundi mama
nōne yoyoke
nōne babake

ô Kundi Mama
tu es la mère
tu es le père

nočapi žariyo ža
o kundi hodiya žam
o mama mičisi lam
pužijo midige na
jotekučo yogina
mičisi lasoŋna larom

nous n'avons rien que toi
ô Kundi, Sadiya n'est plus
ô Mama, les autres l'ont prise
le Chat en or
le couteau pour sacrifier
les autres nous les ont arrachés.

On ne sait pas clairement où se trouve le Temple de Cuivre. Aucun Deuri du village ne l'a jamais vu, ou ne veut le dire. Les Anglais en ont entendu parler soudain dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, après que le capitaine Rowlatt, en 1844, avait fait une tentative infructueuse pour le retrouver : des heures à dos d'éléphant à partir de Sadiya. Il s'était égaré, ses guides s'étaient perdus. Quelques années plus tard, Hannay, un habitué des expéditions en Haute-Birmanie, trouve enfin le Temple, et publie un récit en 1848. Le temple était en ruine, mais des plaques de cuivre étaient encore là, parmi les gravas. Et plus tard le rapport Bloch, un spécialiste des Antiquités venu de Delhi, en 1906, doutera qu'un royaume important comme celui des Chutiyas, dont les Deuri étaient justement les prêtres, ait pu se satisfaire d'un temple si modeste : quelques ruines dans dix mètres carrés.

Bloch, habitué des grands ensembles religieux de l'Inde du Nord, ne pouvait en effet pas comprendre que les « temples » des Deuri ne sont pas des maisons pour les fidèles. J'ai assisté à des sacrifices chez les Deuri, des sacrifices de chèvres et de porcs, et de poulets. Mais la foule reste dehors, et seuls les quatre prêtres sont dans le temple, au moment du coup d'épée. Cela ne fait pas de bien grands bâtiments. On est toujours surpris que rien ne reste, ou si peu, des événements qui ont cristallisé le destin d'un peuple, ou qui ont fait la vie.

Quand Gaurinath Singh, le dernier roi ahom, s'enfuit devant les révoltes à la fin du XVIIIe siècle, le culte du Temple de Cuivre jusque là protégé s'effondra. Les Deuri, dépourvus dès lors de la protection officielle grâce à quoi ils s'étaient maintenus pendant plusieurs siècles, eux et leur langue, furent contraints à l'exil. Ils quittèrent les environs de Sadiya et, dans les barques dont il ne reste aujourd'hui que des rames, gagnèrent ce qui était peut-être le domaine d'un ministre ahom bienveillant. Le ministre a disparu. Le régime ahom également. Mais à cet endroit, près de Narayanpur où vous avez tout-à-l'heure posé votre valise, les Deuri sont toujours là.

Il n'y a plus de sacrifices humains, que les Deuris d'aujourd'hui réproouvent avec force, et une sorte d'embarras. Les sacrifices demeurent, que regardent avec réprobation et tranquillité les sectes hindouistes alentour. Et les petits temples, où l'on manie sans phrases le sabre sacrificiel. Les Deuri entretiennent, avec un soin qui n'exclut pas la prudence, des chants et des danses, et quelques traditions. Ils brûlent leurs morts (sauf dans quelques cas), comme les Hindouistes, mais les enfants craignent un Croquemitaine Aquatique, père des Poissons, qui est tout-à-fait dans l'esprit des vieilles populations du Fleuve.

Leur langue appartient pour l'essentiel, comme W.B.Brown l'avait bien vu en 1895, au groupe des langues Bodo-Garo, qui domina l'ensemble de l'Assam au premier millénaire de notre ère. Elle a cependant dans ce groupe imposant une position marginale : manifestement influencée par les parlers montagnards de l'Himalaya oriental, elle conserve un statut bizarre, à cheval sur deux mondes, celui des montagnes et celui des vallées, celui du pouvoir et celui des exclus, celui de l'exil et celui de l'éclair du sabre.

Autrefois en effet, en Assam, s'étendaient les parlers assez homogènes que la tradition linguistique appelle aujourd'hui « bodo-garo ». Ce sont des langues tibéto-birmanes, mais nettement différentes, tant du tibétain (parlé vers le nord) que du birman (vers l'est). Ces langues comportent certes le bodo et le garo, mais aussi d'autres parlers très importants comme le kokborok (dans l'état du Tripura), le rabha, le dimasa. Dans cet ensemble, on distingue une série de langues proches les unes des autres, à peu près comme le sont le castillan, le portugais, le catalan. Ce sont le bodo (ou boro), le dimasa, le kokborok. Ces langues forment un continuum dialectal qui résulte probablement de l'extension ancienne d'une langue « bodo-garo » particulière dans le réseau de communication des parties basses (fluviales) de l'Assam ancien.

Le dimasa (la langue des descendants des Kachari, l'autre royaume à s'être opposé aux Ahom au XVI^e siècle) est une langue typique de cet ensemble. Le deuri, pas du tout. La langue des Djimosaya (« Deuri » pour les Assamais) est aberrante par rapport à celle des Dimasa, laquelle est beaucoup plus proche du boro ou du kokborok. Cette « aberration » suggère une hypothèse.

J'avais d'abord pensé que, malgré leurs dénégations, les Djimosaya-Deuri n'étaient autres que les descendants des Chutiyas, dont ils étaient les seuls à avoir conservé la langue. Et que nous avions un parallèle entre les Djimosaya-Deuri, les seuls à parler encore la langue de l'ancien royaume des Chutiya, et les Dimasa, seuls à parler la langue de l'ancien royaume des Kachari, dont ils se réclament effectivement, avec des preuves.

Mais il faut peut-être voir les choses sous un autre angle. Dans les chroniques anciennes, en taï ou en assamais, il y a parfois de curieuses hésitations entre Kachari et Chutiya. On peut se demander si les deux royaumes, certainement distincts politiquement à un moment de leur histoire, n'étaient pas cependant très proches, et identiques par la langue. Autrement dit, le dimasa (ou du moins le dimasa du XV^e siècle) aurait été la langue à la fois des Kachari et des Chutiya, tandis que les Djimosaya auraient en effet été – comme ils l'affirment eux-mêmes – une tribu différente, parlant une langue distincte, et agrégée aux Dimasa des deux royaumes, peut-être à cause de leur fonction cultuelle. Leur nom signifierait alors exactement ce qu'il dit : Djimasa-ya « les gens des Dimasa ».

l'édifice central du temple, à Bordeurigaon



